

Cold War Neiges sur pierres brûlantes

Anne-Christine Loranger

Number 318, April 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90857ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2019). Review of [Cold War : neiges sur pierres brûlantes].
Séquences : la revue de cinéma, (318), 18–19.



Cold War

Neiges sur pierres brûlantes ANNE-CHRISTINE LORANGER

—
*Le type physique
polonais au féminin*

Tourné dans un noir et blanc luxuriant, comme dans *Ida* (2013), précédent film de Pawlikowski, *Cold War* commence au début de la guerre froide, en Pologne. On y rencontre Wiktor (Tomasz Kot) et Irena (Agata Kulesza), deux professeurs de musique à qui le gouvernement a donné le mandat de réunir de jeunes talents pour créer un groupe mettant en valeur la culture traditionnelle polonaise.

UNE HISTOIRE D'AMOUR folle et assumée, déchirée mais honnête, dépouillée de tout, sauf d'elle-même et d'art. Une musique paysanne simplement sublime. Un noir et blanc habité des folles couleurs de la passion. Une merveille.

Dans l'une des premières images de *Cold War* du réalisateur polonais Pawel Pawlikowski, nous observons de l'intérieur un cercle parfait de ciel délimité par le haut d'une tour en ruine, comme si nous nous trouvions au fond d'un puits. De ce puits, les personnages de Zula et de Wiktor, plongés dans un monde déchiré par la brutale dictature soviétique et sa mainmise sur la culture, n'émergeront, par à-coups, que grâce à leur amour. Un amour immédiat et total, se riant des conventions et des mariages, au point d'être accepté par leur entourage comme allant de soi. Entre ces deux personnes au caractère bien différent, incapables de vivre avec l'autre ou sans lui, se trouve cependant la dictature du prolétariat dont l'influence sur les arts comme arme de propagande deviendra déterminante pour leurs choix de vie.

Tourné dans un noir et blanc luxuriant, comme dans *Ida* (2013), précédent film de Pawlikowski, *Cold War* commence au début de la guerre froide, en Pologne. On y rencontre Wiktor et Irena, deux professeurs de musique à qui le gouvernement a donné le mandat de réunir de jeunes talents pour créer un groupe mettant en valeur la culture traditionnelle polonaise. Les paysans sont à l'honneur dans les pays du bloc soviétique, et il convient de célébrer leurs chants et leurs danses. Lors de la sélection, Wiktor est séduit par Zula, une jeune femme d'une beauté sublime et dotée d'une voix riche et profonde. Avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, ses pommettes saillantes et ses lèvres délicatement dessinées, Zula incarne à merveille le type physique polonais. Elle deviendra la vedette du groupe. Leur amour et les aléas de l'histoire promèneront Zula et Wiktor durant 15 ans dans tout le bloc soviétique jusqu'à Paris en 1954, où ils chercheront refuge. Puis, de nouveau, en Pologne, où s'achèvera leur histoire, tels des Roméo et Juliette de la guerre froide, se rencontrant

et se séparant à répétition jusqu'à leur union finale, mariage dans une église en ruines et lieu de leur première rencontre. Le cercle se referme, le regard se libère, la neige fond et les prisonniers s'envolent finalement, au gré du vent sur les blés mûrs de l'été.

PERSPECTIVES ET TEMPORALITÉS

La richesse d'un film tient à la multiplicité des points de vue qu'on peut adopter pour le regarder. Pawlikowski les étire à l'horizontale et à la verticale, tant dans l'espace que dans le temps. De même qu'on voit régulièrement des personnages en plan américain sur des perspectives s'étendant à l'infini, le réalisateur, dans son scénario, élargit son optique pour englober la Pologne tout entière. Car Wiktor et Zula n'incarnent pas seulement leur personnage mais aussi le peuple polonais lui-même, uni dans son amour de la culture mais déchiré par ses politiques, célébrant le peuple mais broyé par lui. Zula se voit forcée de faire des rapports hebdomadaires sur Wiktor à Kaczmarek, le responsable du gouvernement pour l'école de musique. Quand elle avoue sa faute, la réaction indifférente de Wiktor la pousse à se jeter impulsivement à la rivière. Cette seule scène permet au spectateur de capter le caractère fondamentalement différent qui habite chacun de ces deux personnages. Zula, émergeant de l'eau comme d'un lac de mercure, son radieux visage nappé d'argent liquide lentement emporté par le courant tandis que Wiktor l'observe sans bouger de la rive, nous annonce les fractures et les séparations qui deviendront monnaie courante pour ces deux êtres que tout attire et sépare à la fois. Tourner en noir et blanc permet au réalisateur d'évoquer les films d'époque et d'incarner le monde en camaïeux de gris dans lequel évoluaient les gens du bloc soviétique après la guerre et bien après la chute du mur; l'Europe de l'Est, ravagée sous les ruines et la cendre et peinant à se rebâtir, n'avait pas le luxe de la couleur. Sur ce fond de grisaille, la beauté magnétique de Zula, admirablement rendue par la somptueuse caméra de Lukasz Zal, émerge comme un don du ciel. Rendons également hommage au montage fort intelligent de Jaroslaw Kaminski, qui est arrivé à nous montrer cette histoire complexe en 88 minutes à peine.

Dans *Cold War*, Pawlikowski s'enfonce aussi dans le puits du temps, celui des traditions musicales centenaires de la Pologne, ses chants et ses danses dont l'enthousiasme contagieux et les sonorités exquises ont conquis le monde. La chanson d'amour intitulée *Ouvre-toi, mon amour, par peur de Dieu*, chantée au départ à capella par Zula selon la tradition paysanne, devient un leitmotiv de la

rencontre entre elle et Wiktor, la chanson évoluant au fil des âges, selon les modes et les lieux. La musique joue d'ailleurs un rôle central dans le film, des chants célébrant l'amour et les moissons, de la campagne polonaise jusque sur les scènes jazzées des cabarets parisiens. Les modes changent, mais l'amour reste, déchirant, brutal et décevant.

Si Tomasz Kot tient bien son rôle en musicien réservé, amoureux de jazz, le personnage principal reste la charismatique Joanna Kulig. Juchée par frustration avec Wiktor sur le haut d'un bar parisien, elle danse avec le magnétisme de Bardot dans *Et Dieu... créa la femme* (1956). On ne peut que souhaiter une carrière aussi fructueuse à cette magnifique actrice.

Cold War, histoire inspirée de la relation entre ses parents mais aussi du groupe Mazowsze (lequel performe encore de nos jours), a valu à Pawel Pawlikowski la Palme du meilleur réalisateur à Cannes. Le prix pourrait aussi lui donner son second Oscar du meilleur film étranger, après la victoire d'*Ida* en 2015. Ce serait mérité, *Cold War* étant le film d'un artiste au sommet de son art. Mais bon, Kore-eda est en nomination lui aussi pour *Shoplifters*. Sans compter Cuarón avec *Roma*. Quel dilemme! ▲

LA GUERRE FROIDE / ZIMNA WOJNA

Origine : Pologne / France / Grande-Bretagne

Année : 2018

Durée : 1 h 25

Réal. : Pawel Pawlikowski

Scén. : Pawel Pawlikowski, Janus Glowacki, avec la collaboration de Piotr Borkowski

Images : Lukasz Zal

Mont. : Jaroslaw Kaminski

Son : Maciej Pawlowski, Miroslaw Makowski

Déc. : Katarzyna Sobanska, Marcel Slawinski, Benoît Barouh (France)

Cost. : Aleksandra Staszko

Mus. : Marcin Masecki

Int. : Joanna Kulig (Zula), Tomasz Kot (Wiktor), Borys Szyk (Kaczmarek), Agata Kulesza (Irena), Cédric Kahn (Michel), Jeanne Balibar (Juliette)

Prod. : Tanya Seghatchian, Ewa Puszczynska

Dist. : Métropole Films

—
Comme un Roméo et Juliette de la guerre froide

